

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 79 (1934)
Heft: 9

Artikel: Deux corps de cavalerie à la bataille de la Marne
Autor: Poudret, H.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-341580>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

Pour la Suisse : **ABONNEMENT** Pour l'Étranger :
1 an fr. 12.— ; 6 mois fr. 7.— 1 an fr. 15.— ; 6 mois fr. 9.—
3 mois fr. 4.— Prix du N^o fr. 1.50 3 mois fr. 5.—

DIRECTION ET RÉDACTION :

Major R. MASSON, La Florelle, Chemin du Grey, Lausanne. Tél. 32.217.

ADMINISTRATION, ABONNEMENTS, VENTE :

Avenue de la Gare 23, Lausanne. Compte de chèques post. II.5209

ANNONCES : Agence de publicité G. Amacker, Palud 3, Lausanne. H. Droz, succ.

Deux corps de cavalerie à la bataille de la Marne.

(6-9 septembre 1914) ¹

Sous ce titre, le lieut.-colonel Pugens vient d'écrire un ouvrage qui doit être classé parmi les plus intéressants de tous ceux qui ont trait à la Grande Guerre. Je suis d'autant plus disposé à le signaler aux lecteurs de la *Revue militaire suisse* qu'en publiant jadis, prématurément, et sans avoir attendu les renseignements suffisants, une courte étude du même sujet ², j'ai pu encourir le reproche mérité de superficialité. En lisant la relation complète, lumineuse et singulièrement vivante du lieut.-colonel Pugens, nos lecteurs pourront, maintenant, se faire une idée exacte de ce qui s'est passé sur le front ouest de la bataille de la Marne pendant les quatre journées les plus décisives de la guerre.

¹ *Deux corps de cavalerie à la bataille de la Marne*, par le lieut.-colonel Pugens ; préface du Maréchal Franchet d'Espérey. Editions Berger-Levrault, Paris.

² *Revue militaire suisse*, 1919 : « Cavalerie allemande et cavalerie française dans la dernière année de guerre ».

En suivant l'exposé de l'auteur, en consultant les excellentes cartes dont l'ouvrage est pourvu, ils pourront suivre avec facilité, jour par jour, et même heure par heure, les émouvantes péripéties d'une action qui eut une importance extrême et qui contient les plus utiles enseignements. Ces enseignements ne profiteront pas seulement aux cavaliers; ils portent plus haut et le lieut.-colonel Pugens ne manque pas de faire ressortir les responsabilités du haut commandement lorsqu'il établit le bilan assez lourd des erreurs commises dans les deux camps.

Il n'est pas possible de faire ici le résumé complet d'un ouvrage aussi important, qui ne contient pas une ligne de trop et où chaque phrase a sa valeur. Il faut se borner à une courte récapitulation des principaux événements qui se succédèrent d'ailleurs avec une très grande rapidité.

On connaît la situation générale¹: Le 5 septembre, la I^{re} armée allemande (général v. Kluck), précédée du II^e corps de cavalerie (2^e et 9^e divisions) aux ordres du général v. d. Marwitz, est en marche vers le sud, lorsque la VI^e armée française se jette sur son flanc et sur ses derrières dans la région de l'Ourcq. Le général v. Kluck n'hésite pas, il ramène son armée en arrière, face à Paris, tout en laissant provisoirement ses III^e et IX^e corps en avant de la droite de la II^e armée (général v. Bülow) qui a atteint la région au sud de Montmirail. La cavalerie v. d. Marwitz reçoit l'ordre de couvrir le repli des II^e et IV^e corps qui remontent vers l'Ourcq. Le 6 septembre, la situation s'aggrave; les Français font demi-tour et attaquent. Les deux corps que v. Kluck a laissés vers Montceaux-les-Provins-Esternay sont fortement pris à partie, une brèche va s'ouvrir entre la I^{re} et la II^e armée. Il ne s'agit plus maintenant de couvrir le repli de la I^{re} armée, il faut masquer la brèche béante de près de 40 kilomètres qui va de Meaux à la Ferté-Gaucher. Le II^e C. C. ne saurait suffire à cette tâche et on fait appel au I^{er} corps de cavalerie du général v. Richthofen (5^e div.

¹ Consulter le dépliant inséré entre les pages 460 et 461.

et div. de cav. de la Garde) qui fait partie de l'armée v. Bülow et qui se trouve en flèche dans la région de Courtacon. Mais, dès le début, l'affaire est mal engagée, car aucun accord direct entre les états-majors des deux armées, réglant l'action commune des corps de cavalerie appartenant chacun à une armée différente, n'est intervenu ; la question du commandement unique n'est pas réglée ; aucune mission bien définie n'est dictée ; le haut commandement trop éloigné n'intervient pas. Dans ces conditions, les efforts des deux cavaleries ne pourront être que décousus et divergents.

En outre, à défaut d'une orientation précise venant d'en haut, les deux chefs de cavalerie ne voient pas la situation sous le même aspect. C'est ainsi que v. d. Marwitz, qui s'est heurté aux Anglais dès la matinée du 6, aux environs de Rozoy et de Lumigny, se prépare, dans la soirée, à repasser au nord du Grand Morin, tout à sa tâche de couverture. Richthofen, au contraire, ne songe qu'à la poursuite. Les combats, cependant assez durs, qu'il a soutenus dans la journée au sud de Courtacon ne lui ont pas ouvert les yeux ; dans son esprit, l'armée française est toujours en pleine retraite. Il partage les illusions de son commandant d'armée, le général v. Bülow, qui, vers midi, lui a enjoint de se porter au delà de la Seine et de reconnaître en direction de Caen-Alençon-Le Mans-Tours-Bourges !

Ainsi, Marwitz ne sait rien des plans de Bülow, Richthofen ignore ce que projette v. Kluck ; les deux chefs de cavalerie ne connaissent, insuffisamment d'ailleurs, que les intentions des commandants d'armée dont ils dépendent. Il faut noter enfin que les deux corps de cavalerie sont à 20 kilomètres l'un de l'autre et que les liaisons entre eux sont très précaires. C'est donc un mauvais départ.

L'intervention de l'ennemi dans la nuit du 6 au 7 septembre va d'ailleurs bouleverser tous les plans ; les deux corps vont s'éloigner encore plus l'un de l'autre et le général v. Richthofen devra renoncer à ses rêves de poursuite.

La journée du 7 *septembre* est fertile en incidents que le

lieut.-colonel Pugens expose avec la plus grande clarté.

Tard dans la soirée du 6, les bivouacs de la 9^e division de cavalerie sont attaqués par l'infanterie anglaise dans la région de Pommeuse et au sud vers Saint-Augustin. Grâce à la ferme résistance du 10^e bataillon de chasseurs, la division peut, non sans grand désordre, gagner le plateau au nord du Morin.

Elle ne peut s'y maintenir longtemps et le général v. Schmettow, menacé d'enveloppement, finit par se retirer encore plus au nord vers Pierre-Levée. Il n'était pas au bout de ses peines. Vers midi, un radio de la 1^{re} armée fait appel au II^e corps de cavalerie et lui prescrit de s'engager de flanc, le plus tôt possible, en partant de Trilport, car l'aile gauche de la 1^{re} armée, à Varedes est sérieusement menacée par l'artillerie ennemie qui tire de la direction au nord de Meaux.

Cet appel pressant indique que la situation sur l'Ourcq est critique et v. d. Marwitz, dont les forces sont déjà insuffisantes pour couvrir le flanc gauche de l'armée, ainsi que les événements de la matinée l'ont démontré, décide cependant de se démunir de la 9^e division de cavalerie entière et la dirige sur Trilport où, pour en finir avec elle, on dira qu'elle ne fut d'aucune utilité. Désormais, l'imprudent général, si avisé cependant à l'ordinaire, n'aura plus à compter que sur sa seule 2^e division pour remplir une mission qui, d'heure en heure, s'avère plus lourde. Il doit, en effet, intervenir vers Trilport et continuer à couvrir le flanc sud de l'armée v. Kluck en direction de Coulommiers et de Crécy-en-Brie, sans compter qu'il est toujours chargé de fermer la brèche. Il ne faut donc pas s'étonner si la 2^e division de cavalerie a passé sa journée à exécuter, sans combats sérieux d'ailleurs, une succession de retraites sur plusieurs positions de repli ; d'abord sur le Grand-Morin ; puis sur le front Doué-Pierre-Levée ; enfin, partie au sud de Jouarre, partie au nord de la Marne où elle arrive épuisée en pleine nuit.

Les résultats de la journée ne sont pas très brillants

pour le corps v. d. Marwitz ; il a abandonné presque sans combats la défense du Grand-Morin et a cédé une zone de terrain de près de 15 kilomètres de profondeur. Cependant, les éléments les plus avancés de l'armée anglaise ne dépassent pas la ligne Haute-Maison-Doué-Rebais. En face d'un ennemi aussi peu mordant le recul paraît exagéré. Il s'explique en partie par l'absence de la 9^e division et par le fait que la liaison avec la cavalerie Richthofen, qui s'est cependant rapprochée, ne paraît pas avoir été établie. Peut-être la soudure si désirable entre les deux corps pourra-t-elle se réaliser le lendemain. En attendant, voyons ce qu'est devenu, de son côté, le I^{er} corps de cavalerie dans cette même journée du 7. On a déjà dit que le général v. Richthofen, après ses combats au sud de Courtacon, compte poursuivre une marche victorieuse en direction de la Seine. Personne à la 5^e division et à la division de cavalerie de la Garde ne doute de la fin prochaine de la guerre !

Mais, à peine est-on rassemblé pour le départ, qu'un ordre stupéfiant survient de la II^e armée. Il ne s'agit plus d'avancer vers la Seine, on doit au contraire se retirer vers le nord ! La désillusion est grande et les nouvelles de l'armée Bülow bien inattendues.

Le commandant de la II^e armée fait, en effet, savoir qu'il s'est heurté dans la journée du 6 à une forte résistance sur le Petit-Morin et, chose plus grave, que les deux derniers corps laissés par le général v. Kluck à la droite de l'armée ont été rappelés vers l'Ourcq où la situation est tendue.

Le I^{er} corps de cavalerie doit en conséquence couvrir ce repli et protéger l'aile menacée de la II^e armée. Il n'y a pas à hésiter ; le général v. Richthofen est du reste très en flèche vers le sud, ses deux flancs sont menacés et il risque un enveloppement. Sa décision est rapide et l'ordre de retraite très habilement exécuté. Les divisions se décrochent sans peine et se retirent derrière le Grand-Morin dont on se prépare à défendre les passages. Les deux cavaleries alliées, non seulement ne suivent pas, mais perdent

le contact. C'est ainsi, dit l'auteur, que les deux divisions de cavalerie allemandes ont échappé sans encombre aux quatre divisions et demie alliées !

Vers midi, le général v. Richthofen apprend que la 5^e division d'infanterie a franchi le Petit-Morin, il considère sa tâche de couverture comme terminée et achemine ses troupes derrière le Petit-Morin dont il compte assurer la défense non pas sur le cours même de la rivière mais bien sur la crête militaire des hauteurs de la rive droite. Il donne des ordres en conséquence, mais ils ne furent pas suivis et les combats du 8 s'en ressentiront.

En résumé, dans la soirée du 7 septembre, les deux corps de cavalerie se sont rapprochés l'un de l'autre ; ils tendent un voile continu depuis Jouarre jusqu'à Sablonnières. Les passages de Boitron et de Sablonnières sont fortement occupés, ceux de Bellot et de Villeneuve semblent, par contre, n'avoir pas même été surveillés. Entre la division de la cavalerie de la Garde et l'aile droite de la II^e armée (13^e div.), il y a un vide d'une quinzaine de kilomètres, de Sablonnières à Marchais. En face de ce trou se trouvent le gros du II^e corps de cavalerie Conneau (4^e, 8^e, 10^e div.) et le XVIII^e corps français. Ils ne paraissent pas avoir soupçonné son existence.

Il est peu probable que les deux chefs de cavalerie allemande se soient concertés, le soir du 7, pour une action commune le lendemain ; le haut commandement est toujours muet et la liaison entre les différentes grandes unités réduite à peu de chose.

La troupe n'a pas subi de grosses pertes mais elle n'a pas dormi, meurt de faim et les marches l'ont épuisée. Il faut lire dans l'ouvrage du lieut.-colonel Pugens la série des nombreux épisodes, combats, tant à pied qu'à cheval, surprises, exploits de patrouilles dont cette journée est remplie et l'on aura une image bien exacte de ce qu'est la guerre de mouvement.

Le 8 septembre, les deux corps de cavalerie réunis semblent être en posture de résister avec énergie à l'avance ennemie.

Mais dans la matinée déjà, cette résolution faiblit à la 2^e division. Aux premières nouvelles de l'approche de l'adversaire, la tête de pont, formant arrière-garde au sud de la Ferté-sous-Jouarre, est abandonnée. Ce mouvement découvre la droite de la 5^e division de cavalerie (général v. Ilsemann) vers St-Cyr. Le gros de la 2^e division se retire vers Favières, au nord de la Ferté-sous-Jouarre, dont elle va défendre les passages. Les nouvelles de l'armée v. Kluck ne sont pas bonnes, une crise vient d'éclater à Trocy et le IX^e corps, qui accourt à marches forcées, ne pourra intervenir de façon efficace que le lendemain 9.

La brèche est maintenant directement menacée, car les Anglais débouchent de Rebais et de Coulommiers. Alarmé par cette situation, le général v. Kluck prescrit au IX^e corps en marche de prélever des forces qui, vers Montreuil-aux-Lions, constitueront une réserve d'armée au bénéfice des troupes qui doivent aveugler la brèche. Sage précaution, car on apprend bientôt que Richthofen est fortement attaqué sur le Petit-Morin. En fin de journée cependant, le front se stabilise devant la cavalerie v. d. Marwitz ; les Anglais ne tentent guère de forcer le passage de la Ferté. Mais, à droite, le I^{er} corps Richthofen, réduit à ses propres forces, sans liaison à gauche avec son armée dont il est séparé, comme nous l'avons vu, par un grand vide, abandonné à droite par le corps v. d. Marwitz, va avoir à arrêter l'effort de cinq divisions et demie de cavalerie et de deux corps d'armée britanniques. Il ne pourra suffire à sa tâche et sera, en fin de journée, rejeté en grand désordre dans deux directions différentes. Voyons, en un rapide raccourci, et en suivant aussi fidèlement que possible l'exposé du lieutenant-colonel Pugens, comment les choses se sont passées.

Le général v. Richthofen avait prescrit de placer la ligne de défense du Petit-Morin non pas au fond de la vallée mais bien sur le rebord du plateau qui domine au nord la coupure et cela pour des raisons tactiques très justes, que fait ressortir le lieutenant-colonel Pugens, et qu'il serait trop

long d'exposer ici. Mais ses divisionnaires, négligeant l'ordre reçu, font tenir sur la rivière même.

Des champs de tir courts, la privation de l'appui de l'artillerie, le divorce entre les éléments de feu placés sur le Petit-Morin et le gros des brigades de cavalerie figé sur le plateau, seront autant de facteurs qui auraient dû faire renoncer à une mesure si inopportune.

La 5^e division, dans le secteur la Ferté-Orly se trouve à la droite du dispositif. Quoique assez violemment attaquée sur tout son front, elle réussit à se maintenir devant un adversaire dont l'élan se ralentit bientôt et qui, jusqu'au début de l'après-midi, ne réussit pas à franchir le cours d'eau. Mais, à gauche, la division de cavalerie de la Garde se trouve, à la même heure, dans une situation désespérée. Dès le matin, en effet, elle a été violemment attaquée par des forces anglaises débouchant de Rebais. Les Uhlans de la Garde sont obligés de reculer.

Du côté des gardes du corps et des cuirassiers de la Garde, les choses ne vont pas mieux ; l'ennemi franchit le Petit-Morin dans le secteur Sablonnières-Villeneuve ; les cavaliers de la 4^e division de cavalerie française forcent le pont de Bellot. Devant l'écrasante supériorité numérique de l'adversaire, les bataillons de chasseurs et de tirailleurs, de la Garde, les cavaliers, malgré leur ferme contenance, malgré les contre-attaques, ne peuvent tenir plus longtemps.

Ils ont devant eux les 4^e et 8^e divisions de cavalerie françaises appuyées à droite par la 10^e division de cavalerie et, à gauche, par la 1^{re} division d'infanterie britannique. Une avance rapide de la cavalerie française n'aurait rencontré que des fractions éparses et complètement désorganisées. Mais les alliés ne comprennent pas la chance qui s'offre à eux de pouvoir, en profitant du désarroi, courir à la Marne dont ils ne sont séparés que par quelques kilomètres, d'en occuper les passages et de provoquer chez l'ennemi un véritable désastre. Leur marche se fait de plus en plus hésitante et bientôt le feu d'une seule batterie de la Garde ralentit encore sérieusement la progression de la 4^e division

de cavalerie. Finalement, au soir de cette journée, les Anglais ne dépassent que de peu la route de la Ferté à Montmirail et la cavalerie française s'arrête à Vieils-Maisons, presque à la même hauteur. Les hésitations du corps Conneau vont donc sauver le général v. Richthofen d'un désastre complet comme l'attitude trop prudente des Anglais a permis, depuis deux jours, à v. d. Marwitz de gagner un temps précieux.

Le commandant du 1^{er} corps de cavalerie doit cependant songer à une retraite générale. A ce moment, comme le fait remarquer le lieut.-colonel Pugens, son tempérament de cavalier se réveille. La division de cavalerie de la Garde est en désarroi, mais la 5^e division, nous l'avons vu, n'est pas sérieusement entamée. Si l'ennemi débouche sur le plateau d'Hondevilliers, comme on est en droit de le supposer, les unités réservées du général Ilsemann l'attaqueront à cheval sur un terrain très propice et par surprise. L'ordre est donc envoyé à la 5^e division mais, au grand désappointement du général v. Richthofen, aucun cavalier allemand n'apparaît et l'ennemi avance toujours quoique prudemment.

Il ne reste plus qu'à s'en aller et le général v. Richthofen ordonne la retraite derrière le Dolloir, en prolongeant l'aile droite de la II^e armée qui s'arrête à Fontenelle. Si cet ordre avait été exécuté par la 5^e division, la mission de la cavalerie eût été remplie *in extremis*, il n'y aurait pas eu de solution de continuité dans la défense de la brèche, car à Chézy-sur-Marne se trouvait la 18^e division d'infanterie. Mais désormais, comme nous le verrons tout à l'heure, la 5^e division échappe complètement à la main de son chef.

La retraite de la division de cavalerie de la Garde s'effectua dans des conditions très difficiles et non sans grosses pertes. Le général v. Storch payait chèrement la faute commise en établissant sa ligne de résistance sur le Morin même. Il négligea en outre de prévoir une position de repli et aucune direction de retraite ne fut donnée au bataillon de chasseurs qui fut en somme sacrifié, le détachement de mitrailleurs n^o I presque anéanti.

Si le commandant du 1^{er} corps de cavalerie avait pu, après les événements tragiques de la journée, se trouver, dans la nuit, sur la position qu'il avait indiquée avec toutes ses forces, il eût pu continuer sa tâche et se rendre utile. Il n'en fut rien, car la 5^e division manqua au rendez-vous.

Nous avons laissé le général v. Ilseemann au moment où il reçut l'ordre de contre-attaquer à cheval sur le plateau d'Hondevilliers l'ennemi qui a passé le Petit-Morin. Emmenant avec lui ses troupes réservées, soit la 9^e brigade, le 8^e dragons et une batterie, il parcourt d'un temps de trot et à travers champs les huit kilomètres qui le séparent d'Hondevilliers. Arrivé là, il ne trouve plus trace de la cavalerie de la Garde. Le champ de bataille est vide, il n'y tombe que des obus anglais. On ne sait au juste ce qui se passa alors. Le général Ilseemann aurait appris que la division de la Garde se serait retirée sur le Dolloir ; il décide de retraiter à son tour mais, chose étrange, au lieu de se rapprocher de son chef, il se dirige hâtivement au nord de la Marne, se séparant ainsi du reste du 1^{er} corps de cavalerie. Décision incompréhensible, qui ne peut s'expliquer que par l'affolement. Le général v. Ilseemann est désireux de mettre le plus tôt possible un obstacle sérieux entre ses troupes et l'ennemi qui ne suit d'ailleurs pas ! Ce qui est tout aussi incompréhensible, c'est que, non poursuivi, entièrement libre de ses mouvements, il ait négligé de tenir fermement les ponts sur la Marne, de laisser une arrière-garde pour couvrir les nombreux convois qui refluaient en désordre vers le nord et qu'il n'ait rien tenté pour préparer la destruction des ponts.

Quoi qu'il en soit, voici maintenant le 1^{er} corps de cavalerie coupé en deux tronçons sans liaison aucune l'un avec l'autre.

Cette journée du 8 a été fertile en incidents et le destin de l'armée allemande est en train de s'accomplir ; les arrières de l'armée v. Kluck sont de plus en plus menacés. Le général v. d. Marwitz et le général Kröewel, à Montreuil-aux-Lions, vont s'efforcer, le 9, de couvrir les passages de la Marne dont 12 ponts restent intacts !

Le II^e corps de cavalerie va récupérer sa 9^e division qui a cherché très activement, mais vainement, à se rendre utile sur le front de l'Ourcq durant toute la journée. Le général v. Kluck prend enfin sur lui de confier à v. d. Marwitz le commandement de toutes les troupes au nord de la Marne, y compris la 5^e division de cavalerie qui appartient au I^{er} corps de cavalerie. Ni Richthofen, ni Ilsemann ne semblent avoir été prévenus de cette nouvelle organisation du commandement et, en ce qui concerne la nouvelle attribution de la 5^e division, elle ne sera suivie d'aucun effet, car le général v. Ilsemann va s'arranger de façon à ne répondre à aucun appel d'où qu'il vienne.

Il faut dire encore qu'à la veille de cette journée décisive du 9 septembre, aucun accord direct ne semble être survenu entre les états-majors de la I^{re} et de la II^e armée ; l'auteur souligne aussi que le général v. d. Marwitz n'est relié par téléphone ni avec le général v. Krœwel, ni avec le général v. Richthofen, ni avec son commandant d'armée à la Ferté-Milon. Il en est réduit à transmettre ses ordres par T.S.F., c'est un lourd handicap dans une situation semblable.

De son côté, Richthofen n'est pas au courant des derniers événements, il ignore où se trouve sa 5^e division et ne sait pas non plus qu'elle est passée sous les ordres du général v. d. Marwitz.

Au matin du 8, les deux corps de cavalerie étaient réunis ; attirés, dans la journée, dans des directions différentes, ils sont, au soir du même jour, plus éloignés que jamais, l'un au nord de la Marne, tout à sa tâche de couvrir les arrières de l'armée v. Kluck, l'autre au sud de la Marne ne songeant qu'à prolonger la droite de la II^e armée, qui l'entraînera dans sa retraite. La brèche est donc béante, et les alliés vont finir par s'en apercevoir. C'est encore dans cette journée que le Grand Quartier, enfin alerté¹, envoie le

¹ Il semble que ce soit le radio lancé par Richthofen à 9 heures et disant : « Position Petit-Morin percée à Villeneuve et Orly » qui mit le G. Q. G. en émoi.

lieut.-colonel Hentsch aux armées de droite. Cette intervention tardive aura les plus graves conséquences et on sait combien le rôle joué par le malheureux officier fut âprement discuté.

La journée du 9 septembre est la journée décisive.

On peut la résumer brièvement. Le général v. Kluck est plein d'espoir, il a maintenant à pied d'œuvre les III^e et IX^e corps de renfort et il compte gagner sa bataille de l'Ourcq avant que les Anglais aient franchi la Marne.

A l'armée v. Bülow, on voit, au contraire, tout en noir. Devant les attaques du XVIII^e et du III^e corps français, on a dû retirer l'aile droite, puis la défense du Dolloir est abandonnée à son tour et la séparation d'avec la I^{re} armée s'accroît. D'accord avec le lieut.-colonel Hentsch, le général v. Bülow a décidé, la veille, de se mettre en retraite si les Anglais réussissent à passer la Marne entre les deux armées.

Devant le groupement v. d. Marwitz (2^e et 9^e D. C.) qui barre la Marne de Mary à Saacy, la journée débute d'une manière assez calme et ce calme persiste quelque temps en aval de la Ferté-sous-Jouarre qui est cependant assez violemment bombardée. Le 4^e bataillon de chasseurs tient bon et les ponts sont détruits. Mais, en amont de la ville, de fortes colonnes ennemies se dirigent vers l'est. Avec beaucoup de flair, v. d. Marwitz, sans savoir encore que le général v. Kröwel, négligeant les ordres reçus, n'a ni gardé ni détruit les ponts devant son front, comprend que le danger va surgir sur sa gauche, en amont de la Ferté.

Là, en effet, les Anglais ne rencontreront pour toute résistance qu'un peloton d'infanterie au passage de Charly et le II^e corps britannique pourra passer la Marne à Nanteuil et à Saacy sans aucune difficulté !

Le commandant du 2^e corps de cavalerie se décide rapidement à remanier son dispositif et à renforcer son aile gauche. Le gros des 2^e et 9^e divisions de cavalerie avec trois bataillons de chasseurs reçoivent l'ordre de se rassembler sur les hauteurs de Cocherel, se rapprochant ainsi de

la brigade Krœwel, massée et retranchée sur le plateau au sud-est de Montreuil-aux-Lions. Von der Marwitz fait aussi appel au commandant de la 5^e division de cavalerie qui, comme nous l'avons vu, lui est subordonné, depuis la veille. Mais ce dernier fait la sourde oreille et ne paraîtra pas de la journée. Le hasard avait cependant voulu qu'il fût admirablement bien placé, dans la région au nord de la Marne, vers Marigny-en-Orxois, pour agir de façon à dégager le général Krœwel qui va être si fortement pressé ou pour empêcher l'adversaire de franchir la Marne à Château-Thierry. Il ne pourra se décider à l'action.

Cette conduite si étrange s'explique peut-être par le fait, qu'ayant été malade deux jours auparavant, le général n'était pas en possession de tous ses moyens. Mais, dans un cas pareil, on se fait remplacer.

Malgré la résistance quasi nulle rencontrée aux passages de la Marne, les Anglais n'avancent que très lentement. Ils ont employé trois quarts d'heure à enlever la barricade du pont de Charly et ce n'est que vers 9 heures que les premiers éléments d'infanterie franchirent la rivière. On se rend compte, d'après cela, combien le général v. Krœwel dut regretter de ne pas avoir fait détruire ou fortement tenir les passages.

Quoi qu'il en soit, les colonnes des I^{er} et II^e corps britanniques, ainsi que la division de cavalerie Allenby, ont désormais la voie libre vers le nord, elles sont en plein dans la brèche.

Vers 11 heures, le 2^e corps anglais progresse vers Montreuil-aux-Lions et bientôt un violent combat s'engage avec la brigade Krœwel dont la situation serait, vers midi, devenue fort critique si le I^{er} corps britannique qui la débordait largement par l'est, au lieu de se porter à l'attaque, n'avait stoppé et ne s'était mis sur la défensive ! Sur ces entrefaites, la cavalerie Allenby atteignait seule la route de Château-Thierry à Montreuil. Grâce à cette passivité, une certaine accalmie se produit et v. d. Marwitz, qui ne s'est pas autrement ému de l'avance de l'adversaire, et qui a maintenant ses forces rassemblées, compte les lancer, tout à l'heure,

dans le flanc gauche des Anglais et les rejeter sur la Marne. Mais à l'état-major du général v. Kluck la nouvelle que les Anglais ont passé en force la rivière n'est pas reçue avec autant de résignation. « Aura-t-on le temps de battre l'ennemi dans la région de Nanteuil-le-Haudoin avant que les Anglais n'ébranlent complètement le flanc gauche de l'armée et le front de l'Ourcq ? » Après un rapide examen de la situation par son état-major, le commandant d'armée décide le repli de son aile gauche dans la région de Crouy-Couloms. La 5^e div. inf. attaquera en direction de Dhuisy et le corps de cavalerie avec la brigade Krœwel couvrira le repli. « Cet ordre trouve le général v. d. Marwitz prêt ; ses forces sont déjà rassemblées ; il va recevoir l'appui de la 5^e div. inf. et rapidement, comme toujours, il se dispose à agir et à agir offensivement, en vrai cavalier. La manœuvre qu'il conçoit est très habile mais très délicate aussi à exécuter, car les éléments hétérogènes qui composent le groupement n'ont entre eux aucun lien tactique et agissent sans liaison les uns avec les autres ».

L'attaque faillit même mal tourner et la position de Montreuil, pivot de la résistance allemande, eût été emportée si les Anglais, cependant en forces, n'avaient commis la faute de n'engager que trop peu de monde et ne s'étaient obstinés à attaquer sur un front trop étroit, privé d'appui d'artillerie. Malgré de sérieux efforts, leur élan fut bientôt brisé et, finalement, l'offensive énergique d'un seul bataillon de la 5^e div. inf. allemande, sur leur flanc gauche découvert, leur fit lâcher prise. Vers 17 heures, la situation était stabilisée.

Placés en face du centre de la brèche, ayant eu la chance de franchir la Marne sans coup férir, les Britanniques ne surent ni profiter de leur grande supériorité numérique ni manœuvrer ; le décousu et l'hésitation de leurs mouvements sauvaient une fois de plus leur adversaire d'une déroute complète.

Mais, voici qu'au moment où la crise semble surmontée sur la Marne, un ordre de retraite générale, émanant de la

I^{re} armée, est remis au général v. d. Marwitz à Dhuisy. Ce message est la conséquence de l'intervention si discutée du lieut.-colonel Hentsch et dit en substance : « La II^e armée se replie direction Epernay ; I^{re} armée est également repliée, aile gauche direction Soissons.

Le corps v. d. Marwitz est chargé de couvrir le mouvement de l'armée qui se reporte au delà de la ligne Antilly-Brumetz. La 5^e division d'infanterie reste subordonnée au II^e corps de cavalerie. »

Marwitz, à la lecture de cet ordre, tombe de son haut ; il doit y avoir une erreur et il en fait demander confirmation, en ajoutant que tout va bien sur la Marne et que le II^e corps vient précisément de remporter un succès. Il faut bien cependant enfin se rendre à l'évidence ; le message est confirmé, et le général prend ses dispositions pour remplir sa nouvelle tâche de couverture. Il donne ses ordres pour faire passer à l'offensive en direction de l'est tous les éléments dont il peut disposer : la 5^e division d'infanterie attaquera au sud de Marigny-en-Orxois et la 9^e division de cavalerie roquera derrière la brigade Krœwel pour se souder à l'avance de la 5^e division d'infanterie. A peine ces ordres sont-ils envoyés, qu'une nouvelle, fautive du reste, annonce que des colonnes britanniques menacent l'aile gauche des forces allemandes qui vont attaquer au sud de Marigny. Le général v. d. Marwitz se résigne alors, et peut-être un peu tôt, à donner un ordre de retraite immédiate.

Les 2^e et 9^e divisions de cavalerie se retireront sur Couloms, la brigade Krœwel, mise aux ordres de la 5^e div. inf., sur Gandelu. Aucun ordre direct ne semble avoir été envoyé à cette dernière ; il en résultera de graves frictions dans le mouvement de repli et un embouteillage auquel le général en personne sera forcé de remédier.

Cette fois, c'est bien fini ; le « drame de la Marne », comme l'appellent les Allemands, touche à sa fin.

Malgré cela, l'ennemi ne poursuivant pas, les forces

allemandes purent échapper à un désastre complet et ne laisser que peu de prisonniers et de matériel aux mains des alliés. L'héroïque résistance de quelques éléments du II^e corps de cavalerie (bat. de chasseurs) qui se sacrifièrent sur les hauteurs au nord de Gandelu pour arrêter une molle poursuite contribua moins cependant au sauvetage que l'inaction de l'adversaire qui, « une fois de plus déconcerté par la retraite allemande, fut pris au dépourvu ».

Au I^{er} Corps de cavalerie la journée s'est passée plus calmement que sur les plateaux qui s'étendent au nord de la Marne.

Le grave échec subi, le 8 au soir, par la 13^e division d'infanterie au nord de Marchais-en-Brie, a engagé le général v. Bülow à retirer précipitamment son aile droite jusqu'à la ligne Margny-le Thoult.

Le 9, au matin, la 13^e division et le X^e corps de R. sont établis sur ces positions.

La division de cavalerie de la Garde a passé la nuit sur la rive droite du Dolloir où l'on s'attend à être attaqué d'un moment à l'autre, mais l'adversaire ne se montre pas, et le jour vient. Richthofen ignore encore le repli de la 13^e division et sa 5^e division de cavalerie est toujours introuvable. Un officier d'état-major se hâte en auto à sa recherche ; il ne l'atteindra que vers midi sur le plateau de Hautevesnes, au moment où v. Ilseman remonte encore vers le nord !

En attendant et sur ces entrefaites, le général v. Richt-hofen apprend le repli de la 13^e division ; il se sent trop isolé et veut se rapprocher de l'aile droite de son armée. Entre 7 et 8 h., la division de cavalerie de la Garde, moins un détachement (Uhlans de la Garde) dont on n'a pas non plus de nouvelles, se rassemble vers Essises et se met en marche sur Condé-en-Brie. L'arrière-garde a un petit engagement avec de la cavalerie française, des patrouilles sont envoyées dans toutes les directions. Vers 11 h., le gros de la division est réuni vers Montigny les Condé ; on tient les passages sur le Surmelin et on organise une position de repli sur les hauteurs au nord du village.

Le général v. Richthofen s'est rendu au château de Condé-en-Brie et c'est là qu'il reçoit un message de Montmort (Q. G. du général de Bülow) lui enjoignant de barrer, avec la 5^e division de cavalerie, les passages de la Marne de Château-Thierry à Binson, soit 30 kilomètres de front, pendant que la division de cavalerie de la Garde couvrira le flanc de la II^e armée jusqu'à la Marne, c'est-à-dire sur un front d'une vingtaine de kilomètres ! Cette tâche est inexécutable ; la 5^e division n'est pas encore retrouvée et Bülow enjoint en somme à la division de la Garde de remplir, à elle seule, la mission que Richthofen avait assignée la veille au corps de cavalerie tout entier, quand il voulait le disposer derrière le Dolloir.

Le commandant du 1^{er} c. cav. se décide donc de rester aux aguets vers Montigny et Condé-en-Brie. Il se trouve à la droite de la 13^e division d'infanterie qui occupe Verdon.

A part quelques escarmouches de patrouilles, rien ne vient troubler le repos bien mérité des cavaliers de la Garde. Les rapports de reconnaissances font savoir que, vers le milieu de la matinée, les Français débouchent en masse de Montmirail et marchent au nord.

L'ennemi défile à bonne distance à l'ouest de l'aile droite de la II^e armée dont il semble ignorer la présence. Mais, pour tranquille qu'elle soit, la situation n'est pas satisfaisante, car la route de Château-Thierry est ouverte aux Français ; l'aile droite de la cavalerie de la Garde n'est pas appuyée à la Marne puisque la 5^e division fait encore défaut et cette carence laisse béante une brèche depuis Courboin à Montreuil-aux-Lions. C'est sur ce front que pénètrent en cours de journée le 18^e corps français, le corps de cavalerie Conneau et la droite de l'armée anglaise. C'est aussi dans cette situation que le général de Bülow se décide à lancer l'ordre de retraite générale.

Le moment lui semble en effet arrivé où, comme il en a convenu la veille avec le lieut.-colonel Hentsch, la retraite ne peut plus être différée.

Les rapports reçus dans la matinée ne laissent aucun

doute ; de fortes colonnes ont franchi la Marne entre les I^{re} et II^e armées. A Montmort, on ne sait rien du général v. Kluck, mais on ne met pas en doute que, devant la menace grandissante, il ne soit forcé à battre en retraite.

A 11 h., un radio part donc de la II^e armée à l'adresse de la I^{re}. Il est ainsi conçu : « Aviateurs annoncent avance de 4 longues colonnes au delà de la Marne. Têtes à 9 h. à Nanteuil-sur-Marne, Citry, Pavant, Nogent-l'Artaud ; II^e armée entame retraite, aile droite Damery. »

A 11 h. 15 le même radio passe au I^{er} corps de cavalerie ; à 11 h. 45, tous les différents corps d'armée sont avisés. Le début du mouvement doit se faire à 14 h. C'est donc vers midi que le général v. Richthofen reçoit le message de son armée et il faut remarquer qu'aucune mention n'y est faite sur la mission qui lui incombe ; cela constitue un singulier oubli. Faute d'ordre, Richthofen, non menacé, estime qu'il peut encore rester sur place, puis il se décide à diriger sa seule division de la Garde sur Vincelles par Dormans où il espère encore récupérer sa division perdue (il ne la retrouvera que le lendemain). Il continuera de la sorte à couvrir la droite de la II^e armée. Vers 12 h. 30, la division de cavalerie de la Garde fait mouvement. Nulle part elle n'est pressée par l'adversaire et vers 17 h., on arrive dans la zone de stationnement. Un escadron des cuirassiers de la Garde est envoyé en reconnaissance sur Château-Thierry où l'on ne sait ce qui se passe ; il fut fait prisonnier le lendemain.

Le lieut.-colonel Pugens suppose avec raison sans doute que le général v. Richthofen dut faire, ce soir-là, dans son quartier général de Vincelles, d'amères réflexions. Il est mal orienté par son chef, n'en a reçu aucune mission, ne connaît pas ses intentions et ne sait pas même où il se trouve.

Un officier envoyé à sa recherche finit par le trouver à Epernay, et revient porteur enfin de nouveaux ordres. Mais ici encore, une désillusion ; ces ordres sont une fois de plus inexécutables et on doit avoir perdu la tête à l'état-major de la II^e armée ! Richthofen devrait, en effet, se porter le 10 vers Château-Thierry et à l'ouest en vue d'intervenir

dans le flanc des colonnes qui ont franchi la Marne. Sait-on seulement à la II^e armée que la 5^e division, qui a été cédée la veille à v. d. Marwitz, n'a plus reparu ? La cavalerie de la garde devrait en outre tenir les passages de la Marne entre Verneuil et Passy-Grigny jusqu'à ce que la II^e armée eût fini de franchir la rivière. Les deux tâches s'excluent l'une l'autre et, devant l'impossibilité de les remplir, Richthofen n'insiste plus.

Si, au soir de cette journée la liaison est perdue avec la I^{re} armée et si la brèche continue à s'agrandir entre v. Kluck et Bülow, c'est surtout au commandant de la II^e armée qu'il faut s'en prendre ; il n'a envoyé aucun ordre au corps Richthofen au cours de la nuit du 8-9 ; il ne l'a avisé du retrait de son aile droite que très tard et a omis de lui dicter une mission lors de la retraite générale.

Dans la journée du 10, il ne restera plus un soldat allemand sur le champ de bataille sanglant de la Marne. Le sabot des chevaux de l'innombrable et brillante cavalerie qui, quatre jours auparavant y avait débouché, sûre de la victoire, ne martèlera plus ce sol désormais sacré.

* * *

Dans ses conclusions, le lieut.-colonel Pugens convient que les deux corps de cavalerie, malgré de nombreuses erreurs d'exécution, ont rempli avec succès leur mission retardatrice. « Ils ont couvert avec un rare bonheur le décrochage et la vire-volte qu'a exécutés audacieusement en plein jour la I^{re} armée allemande ; ils ont amusé, trompé, les Alliés souvent hésitants ; ils ont forcé toute l'armée britannique, le corps de cavalerie Conneau et l'aile gauche de la 5^e armée française à perdre trois jours pour atteindre la Marne... à partir du 9 septembre, en dépit de la faute capitale qui a livré les ponts de la Marne intacts aux Alliés, ils ont encore couvert tant bien que mal le repli de l'aile droite allemande. Leur action, toute divergente, toute incohérente, toute confuse qu'elle nous puisse paraître

aujourd'hui, a cependant suffi pour arrêter les Anglais et les Français dans leur essai timide d'exploitation du succès. Les deux corps de cavalerie ont certainement sauvé la 1^{re} armée allemande, très compromise à la suite de l'audacieuse manœuvre de Kluck ; ils ont empêché les Alliés de l'isoler définitivement de l'armée Bülow et de l'écraser sous leurs coups. On peut l'affirmer, l'action des deux corps de cavalerie a contribué à préserver toute l'armée allemande d'un désastre sans précédent ».

L'auteur relève aussi que la plupart des erreurs commises par les deux corps de cavalerie sont la conséquence des divergences de vues, des omissions, des négligences du haut-commandement. Avant tout, si au lieu d'être attribués à deux commandants d'armée qui ne s'entendent pas, ils avaient été mis sous les ordres directs d'un chef énergique qui leur aurait bien défini leur mission, les résultats eussent, sans contestation possible, été bien différents.

Les deux corps de cavalerie allemands avaient deux atouts principaux dans leur jeu ; le dévouement admirable des bataillons de chasseurs et de tirailleurs qui leur étaient attribués et qui se sacrifièrent en maintes occasions, puis et surtout le manque d'allant de leurs adversaires. Les fautes qu'ont, à leur tour, à se reprocher les Alliés sont nombreuses et le lieut.-colonel Pugens en fait un examen complet, lucide et impartial. D'une façon générale, ces fautes revêtent, à mon avis, un caractère différent de celles qu'on peut relever du côté allemand. Elles résident moins dans un manque d'organisation, de liaison, d'entente et de sang-froid ; elles ne se révèlent pas non plus, ou à un moindre degré, sous la forme de défaut de clarté dans les ordres, mais elles ne sont pas moins graves ; car elles portent la marque *d'une prudence exagérée*. Le lieut.-colonel Pugens estime que cette prudence frisa parfois la pusillanimité ; le mot est peut-être un peu dur, mais il est hors de doute que l'histoire se montrera sévère pour certains chefs.

Au corps Conneau, cette prudence se transforma même souvent en inaction et c'est là le plus grave reproche qu'on

puisse adresser à un chef de cavalerie. En faisant demi-tour, face à l'ennemi, après des revers sanglants et une retraite épuisante, l'armée française a acquis, le 6 septembre et même avant de s'être portée à l'attaque, une gloire impérisable. C'est un exemple unique dans l'histoire de la guerre.

Les combats qui suivirent furent menés, à la IX^e et à la V^e armée notamment, avec autant de vigueur que le permettaient et la fatigue et le brusque changement de situation, mais, soit sur le front anglais, soit au corps Conneau, l'élan manquait visiblement. Certes, il ne faut pas incriminer les braves troupes ; les chefs seuls sont responsables ; ils n'avaient pas la foi. Le général French, encore impressionné par les durs échecs de Mons et du Câteau, est devenu d'une prudence excessive ; il craint pour sa gauche, ne songe qu'à l'alignement et ne se trouve jamais assez encadré. Il a des pessimistes autour de lui et il n'est pas certain qu'il ait nettement entrevu le rôle capital que pouvait, placée où elle était, jouer son armée. Un Foch, un Mangin, un Franchet d'Espérey auraient, dans sa situation, provoqué une belle bousculade !¹

Quant au corps Conneau, II^e corps de cavalerie (4^e, 8^e, 10^e divisions), il était fort éprouvé et handicapé aussi par la manière hâtive avec laquelle il avait été constitué. Remarquons encore que jusqu'au 10, c'est-à-dire durant toute la période qu'on vient de faire revivre, il fut rattaché aux armées qui l'utilisèrent au bénéfice de missions secondaires de liaison et de couverture. Il se peut aussi que, comme la cavalerie allemande, le corps Conneau n'ait pas toujours reçu du haut-commandement, qui l'a cependant placé au bon endroit, des objectifs précis. Cela dit, et il fallait le dire, le corps de cavalerie Conneau a trop souvent, faute de perçant, manqué l'occasion de mettre son adversaire en fâcheuse posture. Déjà le 7 septembre, les deux cavaleries alliées ont laissé échapper le corps Richthofen, dangereusement aventuré, et ont même perdu le contact.

¹ Les appréciations ci-dessus me sont personnelles ; mais je suis tenté de croire que l'auteur y souscrirait.

Nous avons vu comment, le 8, elles auraient pu anéantir la division de cavalerie de la Garde et atteindre, pour ainsi dire sans coup férir, les rives de la Marne. Si l'on peut admettre que, dans les journées du 7 et du 8, les Alliés aient pu concevoir des doutes sur l'attitude de leur adversaire, le 9, toutes les hésitations auraient dû se dissiper ; la retraite allemande était écrite et sur la carte et sur le terrain. Cependant, ce jour-là encore, ce jour-là surtout, on ne constate que retards et tâtonnements. Le II^e corps de cavalerie français perd toute la matinée à traverser une zone libre d'ennemis depuis la veille au soir. Il est vrai que trop fortement encadré entre les Anglais et la 36^e division française, la place lui manque ; il est gêné dans ses mouvements et cela le retarde. Cependant, il semble qu'il eût été possible d'éviter l'arrêt malencontreux des 4^e et 10 divisions durant la matinée sur le plateau de la Chapelle-sur-Chézy et de se laisser finalement rattraper par l'infanterie.

On comprend donc trop bien l'impatience que le général de Maud'huy, commandant du XVIII^e corps, dut éprouver en trouvant le gros de la 10^e division de cavalerie arrêté à quelques kilomètres de Château-Thierry et en constatant que son commandant est, non seulement très peu pressé de prêter secours à sa propre avant-garde, que des chefs plus entreprenants mènent vaillamment à l'assaut des ponts, mais encore semble tout ignorer de la situation. L'algarade qui s'ensuivit était fort méritée ; elle ne suffit cependant pas à galvaniser l'énergie du commandant de la 10^e division, car, une fois maître enfin de Château-Thierry, il ne profita pas du vide qu'il avait devant lui, s'arrêta et... le contact fut encore perdu. Seul, un détachement plus hardi poussa jusqu'à 7 kilomètres au nord sur la route de Soissons, balayant quelques faibles arrière-gardes (de la 5^e division de cav.). Son rapport se terminait par ces mots : « Plus rien devant moi ». Si la 10^e division avait poursuivi sa marche, elle n'aurait rencontré que les convois embouteillés des III^e et IX^e corps d'armée !

La 4^e division se montra encore plus hésitante ; se croyant

toujours menacée sur ses flancs, alors qu'elle est au contraire encadrée au point d'en être gênée, elle n'avance qu'à pas comptés et ne remplit pas sa mission qui était de se rabattre par le plateau de Thiollet sur Château-Thierry par le nord. Finalement, elle ne rendit aucun service. Quant à la 8^e division, au repos ce jour-là, elle ne suivait qu'à distance et ne joua aucun rôle.

On doit vraiment convenir que, dans cette journée « de poursuite », les quelque 12.000 cavaliers du II^e corps furent bien mal employés ; des chefs énergiques les eussent entraînés même avec des chevaux fatigués, loin au delà de la Marne.

Quatre ans plus tard, sous des Féraud et sous des Robillot, cette même cavalerie montrera toutes les qualités de perçant et tout l'esprit de sacrifice dont elle est animée, ce sera alors : l'Oise, le Kemmel, Montdidier, Epernay et bien d'autres champs de bataille où elle se dépensa sans compter ; ce sera la glorieuse citation d'un maréchal de France lors de l'offensive allemande en Picardie : « la cavalerie a sauvé l'armée ».

* * *

Les discussions au sujet de l'utilité et de l'emploi de la cavalerie n'ont pas cessé depuis la fin de la guerre. L'ouvrage du lieut.-colonel Pugens arrive bien à propos pour rappeler la valeur stratégique de l'arme. Si, malgré toutes les erreurs relevées au cours de cette étude et qui ont lourdement handicapé les deux corps de cavalerie allemands, ceux-ci ont pu, en somme, remplir leur mission, ne peut-on pas admettre que la cavalerie moderne, beaucoup plus mobile, beaucoup plus puissante, dotée de multiples engins de feu, de nombreux moyens de liaison, ne puisse constituer une précieuse réserve mobile de feu que le haut-commandement pourra utiliser dans bien des circonstances : pour s'emparer rapidement de points importants, pour tirer parti d'un succès, ou, dans la défensive, pour aveugler une brèche ou encore pour une mission retardatrice comme celle qui fut confiée à la cavalerie

allemande ? Il semble bien qu'on doive répondre par l'affirmative.

C'est d'ailleurs l'opinion qu'exprime M. le maréchal Franchet d'Espérey dans la préface dont il a honoré le volume : « Avec l'esprit qui les anime (les divisions de cavalerie), on peut avoir confiance dans leur action *quand le haut-commandement les emploiera judicieusement.* » (C'est moi qui souligne.)

En résumant aussi fidèlement que possible l'ouvrage du lieutenant-colonel Pugens, mon but a été d'attirer l'attention des lecteurs de la *Revue militaire suisse* sur une des plus intéressantes contributions à l'histoire de la guerre ; ils peuvent être assurés que, quel que soit leur grade, quelle que soit leur arme, ils retireront de sa lecture un réel profit.

Colonel H. POUDRET.

DEUX CORPS DE CAVALERIE
A LA BATAILLE DE LA MARNE

La défense de la brèche Klück-Bülow,
par les corps de cavalerie Marwitz et Riehthofen
(6-9 septembre 1914).

